

Olivier Weber  
Le Barbaresque

roman

« Moi, Cervantès,  
prisonnier  
des pirates  
d'Alger. »



Extrait de la publication

Flammariion

# Le Barbaresque

Olivier  
Weber



Alger, 1575. Miguel de Cervantès, à vingt-huit ans, est l'otage des Barbaresques qui l'ont capturé en Méditerranée. Dans cette prison à ciel ouvert, il fait la connaissance de Zorha, dont il tombe éperdument amoureux. Fille du puissant Hadji Mourad envoyé par le Sultan pour rétablir l'ordre au royaume des pirates, elle initie le futur auteur de *Don Quichotte* à l'imagination, la prière et la découverte de lui-même. Sa liberté, il l'obtiendra en œuvrant à l'entente entre chrétiens et mahométans, au-delà de l'hostilité que se vouent les deux mondes. Mais c'est sans compter sur la ténacité des Barbaresques et les intrigues du sérail.

Voyage dans les marges du Siècle d'or et de la chrétienté, cette épopée baroque nous restitue le mystère Cervantès.

*Écrivain-voyageur, Olivier Weber est notamment l'auteur de La Mort blanche, du Faucon afghan et du Grand Festin de l'Orient. Lauréat du Prix Joseph Kessel et du Prix Albert Londres, il est aujourd'hui ambassadeur itinérant chargé de la lutte contre la traite des êtres humains. Ses romans et récits de voyages ont été traduits en une dizaine de langues.*

Flammarion





# Le Barbaresque

DU MÊME AUTEUR

*Voyage au pays de toutes les Russies*, Quai Voltaire, 1992.

*French Doctors*, Robert Laffont, 1995.

*La Route de la drogue*, Arléa, 1996 ; réédité sous le titre *Chasseurs de dragons*, Payot-Voyageurs, 2000.

*Lucien Bodard, un aventurier dans le siècle*, Plon, 1997, Prix Joseph-Kessel, Prix de l'Aventure.

*On ne se tue pas pour une femme*, Plon, 2000.

*Le Faucon afghan*, Robert Laffont, 2001, prix Louis Pauwels.

*Je suis de nulle part, Sur les traces d'Ella Maillart*, Payot, 2003, Prix Cabourg.

*Le Grand Festin de l'Orient*, Robert Laffont, 2004.

*La Bataille des anges*, Albin Michel, 2006.

*Kessel, le nomade éternel*, Arthaud, 2006.

*La Mort blanche*, Albin Michel, 2007.

*J'aurai de l'or*, Robert Laffont, 2008.

Olivier Weber

# Le Barbaresque

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2011.  
ISBN : 978-2-0812-6154-9



« C'est ici, Sancho, dit alors Don Quichotte, que nous allons plonger les mains jusqu'au coude dans ce qui s'appelle des aventures. »

Cervantès, *Don Quichotte*

« J'étais mort, vivant me voici. J'étais larme, riant me voici. »

Roumi, *Le Livre de Chams de Tabriz*



## Chapitre 1

Nous étions une troupe de soldats vainqueurs de Lépante, Espagnols, Italiens, Français au service de la Sainte Ligue, la chrétienté unie contre les infidèles et la Sublime Porte, des *soldados aventajados*, des soldats d'élite, payés grassement par Don Juan d'Autriche, des tueurs à l'arquebuse et au mousquet, nous étions les vainqueurs de l'une des plus grandes batailles de l'histoire, marins, officiers, repris de justice, et nous nous en retournions à Barcelone sur la galère *El Sol*, en ce jour d'octobre 1575, un jour de brume dense qui recouvrait tout, la peur et les âmes. Sur cette mer d'une blancheur de linceul, nous attendions l'assaut.

Le brouillard sur la Méditerranée ne se levait pas et nous imaginions le pire. Je pensais à ma mère en essayant de percer du regard la purée de pois qui nous encerclait. Mon frère Rodrigo se retourna et je lui souris pour le rassurer. Il savait comme moi que le sang s'annonçait. Nous voguions sur une Méditerranée de pirates, de bandits à sabres et grappins, des gens de rien, des renégats convertis, une mer en proie

à tous les pillages, à la rapine du ponant à l'orient, du septentrion aux rives méridionales. Tous, nous apprêtions à tirer l'épée. Depuis mon départ forcé de Madrid six ans plus tôt et mon enrôlement dans la flotte de la Sainte Ligue, les remords venaient et revenaient tel un ressac sur la grève. Le brouillard, à moins que ce ne fût l'attente, permettait ce reflux de la mémoire, un passé que j'avais banni depuis longtemps. Avec ce retour vers l'Espagne, mes vieilles nostalgies ne demandaient qu'à ressurgir.

Le capitaine de la galère, jumelle au poing, tentait d'apercevoir notre flottille, trois galions égarés après notre dernier relevé, non loin des Saintes-Maries-de-la-Mer. Je levai la tête, les voiles battaient à peine au vent, la brise légère ne parvenait pas à balayer l'horizon proche, obsédant. La galère *El Sol* filait vers l'inconnu, récifs, côtes improbables, ou vers la mort. Mes rêves de retour au bercail butaient sur ce décor laiteux, vaporeux, auquel je ne pouvais donner l'estocade.

Je transpirais sous mon pourpoint, la chaleur sourdant de la brume devenait oppressante. La galère *El Sol* suintait d'humidité, les lattes disjointes du plancher laissaient s'échapper les rats de la cale, grande distraction des marins désœuvrés, toujours prompts à lancer leur couteau. Sur le pont, au côté de Rodrigo, je regardais tour à tour la mer immobile et la cabine du capitaine Gaspar Pedro de Villena, accompagné de la jeune Doña Inès. Son lieutenant psalmodiait, j'en déduisis qu'il priait pour que le vent soit avec nous.

Doña Inès détournait son regard du capitaine. Elle semblait ne pas l'apprécier. Rodrigo et moi, et tous les autres marins d'ailleurs, nous nous serions damnés pour elle. C'était une belle femme au visage rond et clair qui relevait constamment la tête et rejetait sa chevelure en arrière, comme si elle allait à chaque instant esquisser un pas de danse. Chacun retrouvait dans ses yeux noirs le regard de la bien-aimée. Elle était le point de mire de la vie à bord. Deux fois par jour, elle emmenait son amant dans leur cabine et ordonnait au domestique de fermer les volets. Lorsque j'étais sur le pont, je pouvais entendre leurs ébats. Il grognait, elle gémissait et l'équipage prêtait l'oreille. Un jour de calme plat, un craquement retentit. Le lit de Gaspar Pedro de Villena s'était écroulé. Le capitaine sortit sur le pont, la chemise défaite, l'œil vague. Je savais que c'était elle qui le chevauchait. Tous, nous avons l'impression de faire l'amour à notre femme ou aux putains de Naples rien qu'à la contempler. J'avais craint un temps l'émeute. Elle fut au contraire notre bonne âme à tous. Trois femmes comme elle sur le navire, et nous aurions gagné toutes les guerres.

Au large des côtes d'Espagne toujours invisibles, je songeai à Catalina, que je ne reverrais sans doute jamais, Catalina grâce à laquelle j'avais perdu mon pucelage et mon bégaiement – « Arrête de bégayer, Miguel, tu vas me faire des jumeaux » –, Catalina enfouie dans ma mémoire et pour laquelle j'avais dû me battre en duel. À Naples, à l'hôpital de Palerme, où je fus soigné, ou sur le pont de la goélette de

Lépante, dans le golfe de Patras, le souvenir de son visage m'avait hanté et donné bien du courage.

— Cesse de rêver à Catalina, me lança mon frère Rodrigo.

— Imbécile ! C'est à notre mère que je pense. Six ans, une éternité...

— Catalina est perdue à jamais. L'*hidalgo* Cortès l'a conquise.

Je m'agrippai de plus belle au bastingage. Oui, je pensais à elle, à ses jupons et sa robe blanche, à son ventre, son sourire, son visage de porcelaine. Puis je me ressaisis, la main sur la dague, à m'en briser les jointures, je serrai la poignée et songeai à l'homme que j'avais salement blessé, ce scélérat de Sigura, ivre de rage, à l'issue d'un long combat, une sarabande de déments.

— Oublie ce bâtard !

Rodrigo avait le double don d'atténuer ma mélancolie et de m'énerver profondément.

— Allez, Miguel, pense aux Cervantès, à notre victoire sur les Turcs à Lépante, à ton protecteur Don Juan d'Autriche !

Mon frère monta sur la bôme d'artimon et enleva son chapeau pour se signer. Où se cachaient les trois autres navires ? Le capitaine Gaspar Pedro de Villena, lui, n'en menait pas large.

Les voiles fasaient en l'absence de vent. La veille, pourtant, une forte brise du sud nous avait poussés aux abords de Cadaquès. Puis le calme était venu avec la nuit. Les marins n'étaient pas mécontents, après nos dix jours de traversée depuis Naples. Moi

non plus, car je n'aspirais qu'au repos, après notre mémorable bataille contre les Turcs. Trois fois blessé j'étais tombé sur le pont. Trois fois j'oubliai de prier.

En matière de saignée, je connaissais la musique. Lorsque j'étais enfant, mon père opérait devant moi, dans son échoppe de Valladolid puis à Cordoue, Séville et Madrid. Miguel, prends les ciseaux, Miguel, bon sang, pas le couteau, les ciseaux, allez, vas-y, maintenant, un peu d'étaupe. Et je donnais l'étaupe, je donnais les ciseaux, je me trompais parfois dans les instruments, promenais mon doigt sur le ventre des suppliciés, car il s'agissait bien de suppliciés, à voir leur tête lorsqu'ils pénétraient dans le cabinet. Oui, j'aimais côtoyer mon père près des brancards, près du lit de bois qui servait de table d'opération ou dans la demeure des puissants qui le demandaient parfois nuitamment. Voilà à quoi je pensais sur la galère *El Sol* en route vers Alger et les côtes de Barbarie.

— Cela arrêtera ton bégaiement, garçon ! Une bonne saignée, ça te requinque une troupe. Du vin et de la trouille, avec ça tu tiens une armée ! Ce soir, tu auras un verre de rioja.

Le patient gémissait et mon père ouvrait les plaies, dégageait les masses suppurantes, réduisait les tumeurs. J'observais les opérations les yeux écarquillés. Parfois j'en tremblais. Souvent je perdais mon bégaiement.

— Père, il faut arrêter de charcuter, il va agoniser, il va péter ses intestins, il va déborder...

— Ne t'en fais pas, Miguel. L'Espagne a de la ressource.

Et il disséquait un peu plus. Le patient s'étouffait, la bouche bâillonnée, les mains moites, un chiffon qui devait lui descendre jusque dans les entrailles, les yeux révulsés, gesticulant tel un condamné à l'annonce de la question.

— Ne t'inquiète pas, fils, le bougre s'en sortira.

Et le patient s'en sortait, il ressuscitait, comme le Christ à Jérusalem. Mon père coupait plus qu'il ne soignait et son style était généreux, pour le plus grand bonheur des fossoyeurs.

Un jour, mon père avait profondément incisé la jambe d'un usurier auprès de qui il s'était endetté. L'homme vit le scalpel et voulut crier. Le bâillon l'en empêcha.

— C'est étrange de saigner autant, avait grommelé mon père. Pas bon, ça. Pouah !

Et il appuya un peu plus sur la lame. L'ouverture devint une tranchée, et le filet une giclée de sang. Le prêteur supplia du regard qu'on le laissât en vie et mon père referma tout ça, avec un chiffon imbibé d'alcool pur. Trois semaines plus tard, l'usurier avait repris son activité de prêteur dans le faubourg de Sancti Spiritus, où nous habitons, au rez-de-chaussée de la maison de ma tante.

— Le chien, il fait fortune sur le dos des débiteurs.  
*Hijo de puta.*

Père regretta de ne pas avoir davantage enfoncé son bistouri. Endetté jusqu'au cou, il dut laisser à son rescapé trois meubles, deux tentures et la viole



qui trônait près de la cheminée. Pour se venger, il se rattrapa sur le prochain patient, un notable qu'il ne tenait pas en odeur de sainteté.

— Combien de membres cette semaine ? lui demandait ma mère, Leonor de Cortinas.

— Un bras et deux orteils. Plus une oreille que j'ai dû entailler, répondait mon père, qui aimait s'essuyer les mains dans les basques de son justaucorps.

À défaut du scalpel, j'avais opté pour le sabre. Don Juan d'Autriche m'avait accordé sa confiance et octroyé double solde pour me rendre au large de la Grèce combattre les Turcs de la Porte. Je ne refermais pas les blessures, je les ouvrais. Nous avons mis les Mahométans en déroute. Par cette bataille navale, la plus grande de l'histoire, la Chrétienté s'était vengée de l'affront signé un siècle plus tôt, la prise de Constantinople par les conquérants ottomans. À Lépante, nous avons tué trente mille Turcs et libéré quinze mille des nôtres, nous avons envoyé par le fond des dizaines de bâtiments de la Sublime Porte, mais quelques mois plus tard la flotte du Sultan s'était déjà reconstituée. Les Turcs gardaient sous leur coupe Chypre, la Côte de Barbarie et contrôlaient la Méditerranée. Nous avons ferrailé comme des lions et cela n'avait servi à rien. J'avais reçu trois coups d'arquebuse, deux à la poitrine et un à la main gauche, que j'allais garder abîmée. Pour écrire ces lignes, j'aurais cependant sacrifié mon bras jusqu'au coude.

Je palpai sous ma chemise la lettre du capitaine général de la mer et amiral de la flotte des coalisés, message destiné à plaider ma cause lors de mon retour en Espagne à la Cour de notre Roi Philippe II, demi-frère de Don Juan d'Autriche. Je ne savais pas encore que ces quelques lignes allaient me créer bien des ennuis. Rodrigo, à qui mon geste n'avait pas échappé, bondit tel un cabri sur le pont, monta sur la bôme d'artimon et fit tourner son chapeau avant de s'incliner devant moi en énumérant mes titres et victoires. Farceur que l'on ne pouvait occire, libre comme l'air, il lisait mes pensées. Destinées à nous rassurer, ces rodomontades masquaient la bataille à venir. La galère *El Sol* dérivait, s'éloignant des trois autres navires. Nous voguions pourtant non loin des côtes afin d'éviter les Barbaresques. En flottille, nous pouvions combattre, forts de nos quarante canons. Seuls sur cette galère fatiguée, nous étions à la merci de n'importe quel galion de pirates.

Le ciel s'ouvrit brusquement, laissant apparaître des nuages déchirés par le soleil. Le marin de vigie cria : « Voiles ! voiles ! » Je crus un instant que nos navires alliés s'approchaient mais je vis un drapeau blanc sur le galion le plus proche suivi d'un pavillon avec un sabre d'argent. Le tocsin se mit à sonner. Autour de moi, tous s'activaient déjà, mousquets ou escopettes en main, boulets aux pieds, poudre amenée depuis la cale. Le premier coup de canon retentit. J'avais fui la peste de Messine. Je retrouvais la poudre en Méditerranée.

## Chapitre 2

L'assaut des pirates ne tarda guère. Les deux bâtiments ennemis fondirent sur nous. Un troisième navire se distinguait au loin, qui perçait la brume à la vitesse de l'éclair. Les canonnières n'eurent pas le temps d'ajuster les pièces de bâbord. Par chance, un coup de vent ragaillardit nos voiles et nous pûmes filer à bonne allure vers le ponant. Le capitaine, de plus en plus inquiet, courut se cacher dans la cale, ce qui provoqua la colère de l'équipage et surtout de Doña Inès. Le second prit le relais et hurla les ordres : virée de bord, allure sud-ouest et remontée du vent. Nos canons furent armés. Les voiles ennemies n'étaient plus qu'à deux cents brasses pour l'une et quatre cents pour l'autre, avec le troisième bâtiment toujours à l'horizon, sans doute pour ne pas gêner la manœuvre. Le premier galion gagna notre flanc à pleines voiles. Je discernais les hommes à son bord, des marins enturbannés, pirates à gros sabres qui criaient dans la brise, des Barbaresques à l'affût de butins pour leurs royaumes, là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée.

Un premier coup de canon arracha le mât de misaine, un autre perça notre grand-voile. Rodrigo frémit, l'épée au clair. Nos marins s'encourageaient en chantant un refrain composé à Palerme. Une troisième salve décapita l'un des servants de bouche à feu tandis qu'un boulet emporta le bras droit du charpentier. Les pirates allaient passer à l'abordage.

Des grappins surgirent de la première voile. Trois puis cinq puis dix assaillants montèrent à bord. Je fendis l'air à pointe de sabre, reçus un coup au flanc, léger, perçai la panse d'un barbu qui avait tout l'air d'être né Grec ou Sicilien.

— Diable, si l'on doit mourir, autant que ce soit avec panache !

— Un ventre, tudieu ! hurla Rodrigo, en souvenir des opérations hasardeuses de notre père.

Le Français Henri de Vos se battit lui aussi comme un démon, pistolet en main gauche et sabre en main droite. Il brûla la cervelle d'un corsaire barbaresque à bout portant, coupa le bras d'un autre et jeta un troisième par-dessus bord, d'un coup de pied bien ajusté. Il devait être pressé de rentrer à Dunkerque.

— Vive la bannière de notre navire ! lui criai-je en embrochant de ma rapière un manant déjà borgne.

Nous défendions chèrement notre peau. Il n'était pas question de finir en captivité. J'avais déjà tâté de la geôle à Madrid six ans plus tôt après m'être battu en duel avec le bâtard Sigura. J'avais blessé ce rival après qu'il m'eut provoqué à propos de la belle Catalina et le traître sur son lit d'hôpital m'avait dénoncé à l'*alguazil*, qui m'avait emprisonné sur provision



Mise en page  
PCA  
44400 Rezé

N°édition : L.01ELJN000361.N001  
Dépôt légal : janvier 2011

Extrait de la publication